

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alix GAY

Heure vécue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 88-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# HEURE VÉCUE

Un vrai ciel d'Orient... La mer a des teintes topaze, améthyste, saphir, lamées d'or et d'argent... A l'horizon, la ligne indécise des montagnes drapées dans un reste de brume du matin... Tandis que montent, montent à ma fenêtre ouverte, les senteurs pénétrantes des eucalyptus et des iris violets et blancs.

La nature a des enchantements, des appels irrésistibles... J'ai mis mon chapeau et je suis descendu. Lentement, avec un recueillement involontaire de toute mon âme, je suis descendu le chemin qui de la colline agreste et tranquille conduit à la ville turbulente. Ce chemin est bordé d'oliviers mélancoliques qui parlent de paix et de repos. Et comme eux, mes pensées se sont imprégnées de paix douce et résignée. Ici, en bas, le mouvement, la vie... Des voitures qui roulent et s'entrecroisent ; des équipages élégants, d'autres de goût douteux ; des pneus, des automobiles, bref, tout le brouhaha obligé d'une ville qui se respecte.

Déjà le parfum très âcre de tout ce méli-mélo, a dépoétisé l'impression première. Enigme indéchiffrable de la rue qui fait en soi vibrer, qu'on le veuille ou non, les cordes les plus sensibles de l'être !

Révélation intense de l'harmonie qui règne entre les voix de l'âme et celles du dehors. Là-haut, sur la colline, au diapason très doux des oliviers et des narcisses blancs, je ne rêvais que blancheur et paix sereine. Ici, à la contagion de cette fièvre égoïste qui fait courir chacun à son plaisir, mon cœur s'immobilise dans sa grande soif malsaine de bonheur.

Bonheur ! bonheur ! Où te saisir ? Où te chercher ? Qu'es-tu donc, toi que le caprice verse à mains pleines sur quelques-uns, et refuse à d'autres impitoyablement ! Je marche... et sous mes pieds crie l'asphalte du trottoir à la chaleur brûlante de midi... Et comme lui, brûle ma pensée sous le vain effort que fait mon cerveau pour la résoudre... Une charrette passe, qui regorge de légumes et de fruits dorés... Un petit âne gris la traîne. Tout auprès, le conducteur, son fouet dressé vers le ciel, l'œil perdu dans le vague, regarde sans voir et crie de la même voix monotone, à intervalles réguliers : « Oranges, citrons, fruits secs et légumes ! » Le regard distrait et résigné ne s'illumine point à la recherche d'un rêve loin de l'équipage rustique qu'il suit sans se lasser. Cet homme a placé son idéal dans le devoir accepté de tous les jours... Je laisse échapper un soupir d'envie... Le marchand de légumes a trouvé le bonheur.

Car le bonheur n'est-ce pas que cela : le devoir en tout et partout, toujours accepté ?...

Réconforté, j'ai fait quelques pas encore. Une église est ouverte. La cloche annonce une messe qui commence. Quelques âmes ferventes s'empressent pour ne rien perdre au sacrifice saint. Sous le porche, trois mendiants : une femme en haillons sordides traîne d'une voix pleureuse sa timide prière : « La charité, pour l'amour de Dieu, la charité, s'il vous plaît ! » Auprès, un manchot montre un moignon repoussant, tandis que sur ses deux genoux, les bras tendus et les yeux levés vers le ciel, un aveugle présente au soleil ses pauvres prunelles éteintes.

. . . Pas trace d'amertume sur ces visages figés dans la souffrance... Une âme résignée immobilise leurs

traits... Pauvres créatures de la douleur ! Vous arriva-t-il jamais de faire un rêve de bonheur ? Peut-être votre résignation est-elle elle-même le Bonheur !...

Et les âmes pieuses passent... et les piécettes blanches et les gros sous tombent, tombent dans les mains tendues.

Naples, janvier 1902.

Henri DARBERN.